Page: 8
Surface: 116'456 mm²Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
<https://www.letemps.ch/>Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 35'127
Parution: 6x/semaineOrdre: 1094772
N° de thème: 377.116Référence: 89856306
Coupage Page: 1/3

PROCHE-ORIENT
Depuis le réveil du conflit, un autre front s'est ouvert en ligne où la polarisation fait rage et où les avis tranchés côtoient les «shitstorms». Pour saisir ce qui se joue, «Le Temps» a sollicité l'expertise en psychologie sociale de Matthieu Vétois, de l'Université de Genève



La guerre et «ses camps» sur les réseaux

PROPOS RECUEILLIS PAR AGATHE SEPPEY

@AgatheSeppey

Il y en a qui parlent, d'autres qui se taisent, d'autres encore qui prennent la parole pour justifier de leur silence. Les stars, les quidams, les politiques, les intellectuels. Ceux qui se font menacer de mort, ceux qui insultent, ceux qui se font critiquer et ceux qui blâment. Depuis que la guerre au Proche-Orient s'est violemment rallumée, les réseaux sociaux sont devenus le théâtre d'affrontements où les mots et les émojis tranchent entre le bien et le mal, le dicible et l'indicible. Où les personnalités qui soutiennent la Palestine, Israël, ou aucun des deux sont sanctionnées, tout comme celles

qui ne prennent pas la parole. Tout cela dans un contexte où les *shitstorms* et les commentaires haineux pleuvent, tandis qu'antisémitisme et islamophobie prospèrent.

Qu'est-ce que cette explosivité dit du conflit israélo-palestinien? Et de notre société? Nous avons posé la question à Matthieu Vétois, assistant doctorant à l'Unité de psychologie sociale de l'Université de Genève. En travaillant, pour sa thèse, sur la manière dont les médias influencent les attitudes de la population vis-à-vis de l'immigration, il peut dresser un certain nombre de parallèles psychosociaux avec la guerre au Proche-Orient.

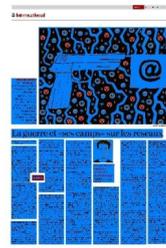
Comment la psychologie sociale nous aide-t-elle à comprendre ce qui se joue aujourd'hui autour de cette

guerre? L'affrontement Israël-Palestine fait partie des conflits que l'on caractérise comme insolubles et inextricables. C'est-à-dire qu'ils sont impossibles, ou difficiles, à résoudre, en raison de leur complexité, de l'entêtement des parties impliquées, mais aussi parce que chacune est convaincue de la légi-

INTERVIEW

mité et du bien-fondé de ses positions et de ses démarches. Pour les analyser, on utilise la psychologie du parti pris, de la partialité.

Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'on observe de part et d'autre des croyances figées. Les groupes pensent qu'un avantage pour une partie est nécessairement équiva-



lent à une perte pour l'autre. Le parti pris génère une justification, voire une glorification, des objectifs de son propre groupe, et un déni et une délégitimation de ceux de l'autre. On présentera aussi son groupe comme nécessairement victime de préjudices injustes, tandis qu'en parallèle, on niera ou minimisera les souffrances de l'autre partie. Finalement, c'est un processus de dés-

humanisation de l'adversaire. Néanmoins, il faut garder en tête le fait que cette approche du conflit occulte les asymétries de pouvoir entre les deux parties.

Comment définissez-vous la polarisation dans le cadre de cette guerre?

La polarisation, c'est la tendance, par les membres d'un groupe social donné, à parvenir à un degré plus extrême de leurs opinions initiales sur un sujet. Sur la question israélo-palestinienne, la polarisation est augmentée premièrement par les réseaux sociaux, lesquels diffusent de manière immédiate et non censurée des images et témoignages choquants. On sait que les contenus émotionnels et moraux sont plus partagés que ceux qui ne le sont pas et cela participe à polariser les attitudes. Deuxièmement, un processus de catégorisation sociale est à l'œuvre. Les individus ont tendance à se rattacher naturellement à l'un ou l'autre «camp». Troisièmement, plus un sujet est saillant dans les médias, plus la société est exposée à ces catégories sociales. Il y a un rappel constant du clivage. Cela renforce les opinions de base des individus et augmente la tendance à défendre son propre camp. Quatrièmement, la polarisation est également boostée par une tendance à l'assimilation biaisée de l'information: face à un contenu en ligne, par exemple, on va avoir tendance à rechercher des arguments qui vont en faveur de notre opinion et à discrediter les autres. Dernier élément: dans un climat tel que celui du conflit israélo-palestinien, les parties ont tendance à former des

représentations prototypiques des autres groupes.

C'est-à-dire? C'est le fait d'utiliser les opinions les plus extrêmes du «camp» adverse pour ancrage. On dira par exemple que la Palestine, c'est le Hamas, et qu'Israël c'est l'extrême droite. En réalité, les sociétés ont des courants d'opinion bien plus nuancés, mais la polarisation accentue ces références aux extrêmes.

Une composante identitaire entre aussi en ligne de compte, non? Absolument. Pour comprendre cela, il faut noter une différence importante entre la polarisation réelle et la polarisation perçue. Quand on estime que la société est polarisée, cela augmente notre impression que notre propre opinion est une composante importante de notre identité. Cela a par exemple été montré à travers la question migratoire: plus les personnes perçoivent la population comme polarisée sur l'immigration, plus elles ont envie de s'engager dans une manifestation car elles estiment que leur opinion personnelle est importante dans leur manière de se définir elles-mêmes. Se positionner répond ici à un besoin psychologique. J'ajouterais que ce conflit renvoie aussi au clivage gauche/droite classique, ce qui fait écho à une autre identité: celle qui est politisée et qui s'exacerbe d'autant plus.

Dans ce contexte, comment sont perçus les médias? J'ai l'impression que sur ce conflit, ils sont pris dans un étau et sont forcément exposés à des critiques, dans un contexte où la confiance en eux est déjà basse. Un mécanisme n'arrange pas les choses: on l'appelle le *hostile media bias*. Dans chaque groupe, on pense que les médias sont biaisés contre notre propre point de vue, qu'ils mettent davantage en avant la vision de l'adversaire. Néanmoins, il est essentiel de ne pas sous-estimer l'influence des médias sur l'opinion



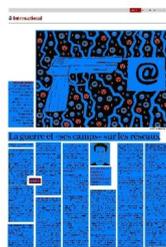
«Se positionner répond à un besoin psychologique»

MATTHIEU VÉTOIS, ASSISTANT DOCTORANT DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

publique concernant ce conflit. A titre d'exemple, sur la question de l'immigration, des collègues et moi-même avons constaté que les positions prises par les médias sur le sujet ont tendance à être reproduites et normalisées.

Sur les réseaux, il semble y avoir une forme d'injonction à «choisir son camp». Comment l'analysez-vous? Puisqu'il y a un besoin d'appartenance, si on ne se positionne pas, on dévie de la norme du groupe. Par conséquent, il y a la menace qu'on en soit exclu. Certains travaux montrent d'ailleurs que la polarisation serait juste un processus de conformisme: du moment qu'on estime que notre groupe social de référence a telle opinion, on va s'y conformer. Un autre phénomène est aussi à l'œuvre: les personnes aux opinions les plus extrêmes ne s'attaquent pas seulement aux membres du groupe opposé mais aussi et surtout aux personnes qui ont le même point de vue qu'elles, mais qui sont plus modérées. C'est donc là aussi un risque qui pousse à se positionner.

Cela veut dire que les discours «modérés» sont de toute façon inaudibles?



C'est extrêmement délicat. D'un côté, le risque de se faire attaquer par les personnes plus extrêmes peut amener certains individus à se taire. D'un autre, dans une situation où les enjeux sont moraux, pressants et tragiques, exprimer une opinion modérée pourra être critiqué. Dire «on devrait tous s'aimer» est un discours qui pourra être attaqué par ceux qui estimeront qu'il justifie la perpétuation d'un statu quo, et donc d'un système inégalitaire. Il sera aussi perçu comme une offense aux personnes plus radicales.

Avoir une posture de lien entre les deux camps est donc intenable, inefficace? Cette posture est dure à tenir et dépend notamment des émotions ressenties. Dans la situation actuelle, ce sont plutôt des émotions telles que la haine, la peur et l'angoisse qui prédominent, alors que des émotions qui favorisent le dialogue, comme l'espoir, sont difficiles à éprouver. De nombreux travaux ont montré l'efficacité d'interventions pour augmenter l'empathie

vis-à-vis de l'autre groupe. Néanmoins, ces dernières sont critiquées car elles sont un peu vaines et qu'elles ne s'attaquent pas aux racines profondes du système.

Intéressons-nous aux personnalités qui n'ont pas réagi publiquement. Leur silence leur a parfois été reproché. Comment voyez-vous cela? Prendre position vis-à-vis de ce conflit, c'est prendre position vis-à-vis d'une situation insoluble et inextricable, j'y reviens, qui en plus est associée à des contenus où la dignité humaine est bafouée. Le silence peut venir du fait que s'exposer à un contenu choquant, à des critiques, à un sentiment que commenter est vain, est difficile, risqué et effrayant.

Sommes-nous passés de la société du commentaire de l'ère «Je suis Charlie» à la société du camp? A mon avis, la population est plus nuancée qu'on ne le pense. Les médias, les élites politiques et certains utilisateurs des réseaux émettent des opinions très tranchées qui peuvent donner l'impression que la société est

extrêmement polarisée. D'ailleurs, les études montrent que plus un individu passe du temps à consommer les médias et les réseaux, plus il pensera que la société est polarisée. En réalité, nombre de personnes ont des opinions plus partagées, voire pas d'avis du tout car elles ne s'intéressent tout simplement pas au sujet donné. Attention néanmoins: je ne veux pas dire que la polarisation n'existe pas, elle constitue un vrai problème.

Qu'est-ce que les médias peuvent faire pour ne pas ajouter du bruit au bruit aujourd'hui? Ils ont un devoir d'information. L'éthique journalistique veut que les différents points de vue soient exprimés. Relayer du contenu qui participe à déshumaniser un groupe ou un autre ne doit pas avoir lieu. Il faudrait mettre l'accent sur l'aspect complexe du conflit, sur les humains, les destins, les espoirs, les vécus. Enfin, faire un travail de contextualisation historique est important, pour donner des clés de lecture. ■